

JEAN DE PARIS

OPÉRA-COMIQUE EN DEUX ACTES

PAROLES DE SAINT-JUST

MUSIQUE DE BOIELDIEU

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 4 AVRIL 1812



DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

JEAN DE PARIS....................	MM. ELLEVIOU.
LE GRAND SÉNÉCHAL..................	MARTIN.
PEDRIGO, maître d'auberge..........	JULIET.
LA PRINCESSE DE NAVARRE........	Mme REGNAULT.
OLIVIER, jeune page de la suite de Jean de Paris........................	Mmes GAVAUDAN.
LOREZZA, fille de Pedrigo...........	A. SAINT-AUBIN.

SUITE DE LA PRINCESSE ET DE JEAN DE PARIS, GARÇONS ET FILLES D'AUBERGE.

La scène se passe dans le royaume de Navarre.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle d'auberge. — Au lever du rideau, Pedrigo, Lorezza, les garçons et les filles de l'auberge sont occupés à ranger la salle. — Il y a sur le devant du théâtre, à gauche, un buffet.

SCÈNE PREMIÈRE.

PEDRIGO, LOREZZA, GARÇONS ET FILLES D'AUBERGE.

CHŒUR.

Allons vite, allons;
Point de négligence;
Filles et garçons,
Faites } diligence :
Faisons }
Travaillez,
Travaillons;
Balayez,
Balayons;
Nettoyez,
Nettoyons,
Et mettez
Et mettons
En rebon
Ma } maison.
Sa }

LOREZZA.

Eh quoi! vraiment! ce personnage
De haut parage
Qu'en ce moment
A recevoir on se prépare,
C'est la princesse de Navarre?

PEDRIGO.

Oui mon enfant,
C'est la princesse de Navarre.

LE CHŒUR.

Quoi! la princesse de Navarre?

PEDRIGO.

Oui, la princesse de Navarre.

LE CHŒUR.

Cette femme dont la beauté
En tous les lieux est renommée,
Qui par son esprit, sa gaîté,
Sait plaire autant qu'elle est aimée?

PEDRIGO.

Et qui, de plus, est sœur de notre roi;

A tout cela ce qui ne gâte rien je croi.
Ainsi, vous le voyez, pour une telle aubaine,
On ne peut, mes amis, se donner trop de peine.
Allons donc, allons;
Point de négligence, etc.

REPRISE DU CHŒUR.

Allons vite, allons;
Point de négligence, etc.

(Après le chœur, les garçons et les filles d'auberge se retirent.)

SCÈNE II.

PEDRIGO, LOREZZA.

LOREZZA, avec humeur.

Il faut pourtant espérer, mon père, qu'on finira par la voir, cette princesse! Voilà quatre jours qu'elle nous tient sur pied, et que nous en sommes, nous, pour nos peines, vous, pour vos frais; à la fin, cela commence...

PEDRIGO.

De la modération, ma fille, de la modération! des peines, des frais perdus, c'est désagréable sans doute, très-désagréable! et je suis bien souvent tenté de céder comme toi à ma mauvaise humeur... Cependant, comme les peines qu'on se donne ne me fatiguent pas, que les frais que je fais me sont payés, et que je ne vois rien autre chose qui puisse me tourmenter, je prends patience pour le reste, et je me résigne, mon enfant, je me résigne; imite-moi.

LOREZZA.

Cela vous est bien facile à dire, mon père.

PEDRIGO.

Le grand sénéchal de la princesse m'a dit qu'il ne pouvait m'indiquer précisément le jour du passage de Son Altesse; mais qu'à partir du premier de ce mois, il retenait, pour elle et sa suite, toute mon auberge, afin qu'elle fût à tout moment libre, et prête à recevoir notre illustre voyageuse. Il m'a de même ordonné de tenir toujours en réserve les approvisionnements nécessaires pour le splendide repas qu'il doit faire servir.

LOREZZA.

Oh! sur cet article, je suis tranquille! car, d'après ce qu'il m'a paru, la chose à laquelle monsieur le grand sénéchal s'entend le mieux, c'est à commander un dîner.

PEDRIGO.

Tu te trompes, mon enfant; c'est à le manger. Mais n'en disons pas de mal; s'il mange bien, il paye de même; et j'en ai pour preuve l'argent qu'il m'a donné en dédommagement des pertes que pourront me faire éprouver les conditions qu'il m'a prescrites.

LOREZZA.

C'est, dit-on, d'après l'invitation du roi de Navarre, notre auguste souverain, que la princesse retourne dans la capitale?

PEDRIGO.

Sans doute; elle ne s'en était éloignée que pour passer dans ses terres la première année de son veuvage; maintenant son deuil est fini, et le roi son frère, pressé par tous les princes de l'Europe d'accorder à leurs vœux une beauté si célèbre, la rappelle à sa cour, afin qu'elle se décide elle-même en faveur du parti qui lui conviendra le mieux; et je crois que c'est assez flatteur pour cette auberge, la seule qui se trouve sur la route, que ce soit justement celle-là qu'ait choisie pour s'arrêter un aussi grand personnage.

LOREZZA.

Je suis de votre avis, mon père.

PEDRIGO.

Ce n'est pas que l'orgueil ni l'intérêt aient aucune prise sur moi; Dieu merci! on me connaît; et l'on sait que le voyageur à pied et mal vêtu est accueilli par moi avec autant d'égards, d'empressement, que le seigneur porté dans la plus riche litière; peu m'importe quels soient mes hôtes, pourvu qu'ils soient honnêtes,

LOREZZA, à part.

Et qu'ils payent bien.

PEDRIGO.

C'est là tout ce qu'il me faut. Mais que nous veut ce jeune homme?..

SCÈNE III.

PEDRIGO, LOREZZA, OLIVIER.

TRIO.

OLIVIER.

Salut à monsieur l'aubergiste.

PEDRIGO.

Que voulez-vous, jeune garçon?

OLIVIER.

Un gîte dans cette maison.

LOREZZA.

Il a vraiment bonne façon.

PEDRIGO.

Ça m'a tout l'air d'un piéton.

OLIVIER.

Veuillez me satisfaire.

PEDRIGO

Non.

OLIVIER.

Quoi! non... Permettez que j'insiste,

PEDRIGO.

Ce serait inutilement;
Je n'ai pas un seul logement.

OLIVIER.

Je ne puis poursuivre ma route;
Souffrez, de grâce, que je goûte
Quelque repos en ce logis.

PEDRIGO

C'est impossible, je vous dis,

ENSEMBLE.

OLIVIER, à Lorezza.

Parlez, parlez pour moi, ma belle
Et j'obtiendrai, j'en suis certain.

LOREZZA, à Pedrigo.

Voyez sa fatigue cruelle;
Il n'en peut plus c'est bien certain.

PEDRIGO.

C'est trop me rompre la cervelle;
Passez, passez votre chemin.
Ce petit drôle a de la tête!
Eh vite! eh vite! allez-vous-en.

OLIVIER.

Pardon, il faut que je m'arrête,
Et que j'attende maître Jean.

LOREZZA.

Maître Jean? Pouvons-nous connaître
Ce personnage?

OLIVIER.

C'est mon maître.

PEDRIGO.

Fort bien; mais vite allez-vous-en,
Sire écuyer de maître Jean.

ENSEMBLE.

OLIVIER, à Lorezza.

Parlez, parlez pour moi, ma belle,
Je meurs de soif, je meurs de faim!
Ah! quelle fatigue cruelle!
Je ne puis suivre mon chemin.
Parlez, parlez pour moi, la belle,
Et j'obtiendrai, j'en suis certain.

LOREZZA, à Pedrigo.

Voyez, voyez, comme il chancelle;
Il n'en peut plus, c'est bien certain.
Pourquoi cette rigueur cruelle?
Il ne peut suivre son chemin;
Voyez, voyez, comme il chancelle,
Allons, allons, soyez humain.

PEDRIGO, à Lorezza.

Paix donc, paix donc, Mademoiselle!
(A Olivier.)
Passez, passez, votre chemin.
C'est trop me rompre la cervelle.
(A Lorezza.)
Ma patience est à sa fin.
Paix donc, paix donc, Mademoiselle!
(A Olivier.)
Passez, passez votre chemin.

LOREZZA, à Olivier.

Allons, jeune garçon, puisqu'on ne peut vous recevoir, il faut prendre votre parti, et vous en aller. (Bas, à Olivier.) Restez. (Haut.) Moi, mon père, je monte dans les chambres. (Bas, à Olivier.) Je descends dans la cuisine. (Haut.) Et je vais préparer tout ce qu'il faut pour votre princesse .. (Bas, à Olivier.) pour votre déjeuner.

PEDRIGO.

Aie bien soin que rien ne lui manque.

LOREZZA.

Suffit, mon père. (Elle sort.)

OLIVIER, à part.

Cette jeune enfant est charmante.

SCÈNE IV.

PEDRIGO, OLIVIER.

PEDRIGO.

Ah çà! mon ami, je vous le répète, tous mes logements sont retenus; ainsi donc, vous pouvez vous en aller.

OLIVIER.

M'en aller? Eh! ne faut-il pas que j'attende mon maître, donc?

PEDRIGO.

De quel pays est votre maître?

OLIVIER.

Pardine! de Paris.

PEDRIGO.

Il est de Paris?

OLIVIER.

Sans doute; aussi ne l'appelle-t-on jamais autrement que Jean de Paris.

PEDRIGO.

Ah! votre maître s'appelle Jean de Paris? Comment donc! c'est un fort beau nom qu'il porte là, un fort beau nom assurément!.. Eh bien! allez dire de ma part à votre maître, M. Jean de Paris, que tout Jean de Paris qu'il est, il peut chercher un gîte ailleurs.

OLIVIER.

Par conséquent, vous ne voulez point le recevoir?

PEDRIGO.

Non, non, et pour la dernière fois, non! c'est clair, je crois?

SCÈNE V.

PEDRIGO, OLIVIER, UN VALET D'AUBERGE.

LE VALET.

Voilà, not' maître, des chevaux de main qui arrivent; et je venons vous demander dans quelle écurie il faut les loger.

PEDRIGO.

Parbleu! dans celle que j'ai fait préparer; il n'y a pas de doute que ce ne soit déjà une partie des équipages de la princesse.

LE VALET.

Ce n'est stapendant pas son nom que j'ons lu sur la couverture des chevaux.

PEDRIGO.

Et quel nom y avait-il?

LE VALET.

Celui du voyageur auquel ils appartiennent.

PEDRIGO.

Eh bien! imbécile! quel est le voyageur à qui ils appartiennent?

LE VALET.

Jean de Paris. (Il sort.)

PEDRIGO.

Jean de Paris!

OLIVIER.

Oui; comme il lui prend souvent fantaisie de parcourir pédestrement avec moi les chemins de traverse, il envoie devant lui ses chevaux.

PEDRIGO.

Ses chevaux! (A Olivier.) Couvrez-vous donc, mon petit ami; couvrez-vous... Pourriez-vous me dire ce qui amène M. Jean de Paris dans la Navarre?

OLIVIER.

Il vient visiter la capitale.

PEDRIGO.

Peste! il sera content; c'est une belle ville que Pampelone!

OLIVIER.

J'en ai entendu parler dans mon enfance. En sommes-nous encore loin?

PEDRIGO.

A une demi-journée tout au plus... Comment! vraiment! votre maître comptait s'arrêter ici?

OLIVIER.

Sans doute.

PEDRIGO.

En vérité, je suis désolé de ne pouvoir... mais cependant... écoutez donc... je me rappelle... Eh! oui, vraiment! il me reste, près de la cuisine, une petite salle basse, un peu enfumée à la vérité, dont je pourrais disposer en faveur de votre maître, si toutefois vous croyez qu'il puisse s'en accommoder.

OLIVIER.

Eh! pourquoi pas? Oh! il n'est pas difficile.

PEDRIGO.

Eh bien! c'est une affaire arrangée.

OLIVIER.

Allons! va pour la salle basse enfumée.

PEDRIGO.

Vous entendez bien que, quand ça se peut, moi, je ne demande pas mieux que de contenter tous mes hôtes.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LOREZZA.

LOREZZA.

Mon père! mon père! voilà tant de gens à pied, tant de gens à cheval, qu'on ne sait plus où les loger.

PEDRIGO, à Olivier.

Vous voyez bien que je ne vous en imposais pas, et que j'attendais effectivement un bon nombre de voyageurs... Allons! qu'on redouble d'égards, d'attention pour ces nouveaux hôtes; vous savez à qui ces gens-là appartiennent?

LOREZZA.

Oui, ils m'ont dit...

PEDRIGO.

Qu'ils avaient l'honneur de servir...

LOREZZA.

Jean de Paris.

PEDRIGO.

Jean de Paris!

OLIVIER.

Sans doute, c'est sa suite.

PEDRIGO, à part.

Sa suite! (A Olivier.) Monsieur aurait peut-être besoin de se rafraîchir? (A Lorezza.) Allons vite, qu'on le serve.

LOREZZA.

Oui, mon père; j'ai là tout ce qu'il faut. (Elle va chercher un verre et une bouteille dans le buffet.)

OLIVIER.

Mille pardons de la peine, ma belle enfant. (Il boit.)

LOREZZA.

De la peine? oh que non pas? c'est bien plutôt un plaisir.

OLIVIER.

Allons, monsieur l'hôte; sans plus tarder, faites préparer, je vous prie, la petite salle basse.

PEDRIGO, à lui-même.

Sa suite!

OLIVIER.

Eh bien! qui vous arrête?

PEDRIGO.

Oh rien! c'est que je pense à une chose... Parbleu, sans doute!

OLIVIER.

Quoi donc?

PEDRIGO.

Je m'étais réservé pour mon usage une partie de l'entresol; à la rigueur, je peux me passer de ce logement, et si M. Jean de Paris voulait l'occuper...

OLIVIER.

Oh! cela vous gênerait peut-être?

PEDRIGO.

Pas du tout.

OLIVIER.

Eh bien! à la bonne heure: va donc maintenant pour l'entresol!

PEDRIGO.

Il est tout à fait gentil, ce jeune voyageur; tout à fait gentil!

LOREZZA, à part.

Je n'ai pas attendu si longtemps que mon père pour m'en apercevoir.

PEDRIGO, à Olivier.

Mais dites-moi donc; quel est ce M. Jean de Paris pour voyager avec autant...

OLIVIER.

Vous ne voyez rien encore. Je vous attends à son arrivée!... Oh! mon maître a une manière de courir le pays qui n'est pas celle de tout le monde.

PEDRIGO.

Vraiment?

OLIVIER.

Écoutez plutôt.

AIR.

Lorsque mon maître est en voyage,
Oh! c'est superbe, en vérité;
Quel train brillant! quel équipage!
Dans sa marche, quelle gaîté!
Aussi, partout sur son passage,
Chacun se dit tout transporté:
« Voyez, voyez, quel étalage!
Quel train brillant, quel équipage!
Oh! c'est superbe, en vérité. »
On voit gens de toute manière,
A pied, à cheval, en litière:
C'est l'un avec son cor, *ton, ton*, qui vous poursuit;
Et l'autre avec son fouet, *clic, clac*, vous étourdit.

On ne voit que bagages,
Equipages,
Chariots,
Et ballots,
Et chevaux.
Vient ensuite notre musique,
Superbe et même magnifique;
Car elle fait un tel fracas,
Que souvent on ne s'entend pas.

Lorsque mon maître est en voyage, etc.

PEDRIGO.
Ah çà! mais votre maître est donc?...

OLIVIER.
Un voyageur que nulle dépense n'effraye, et qui, lorsqu'il est content de son hôte, ne le quitte jamais sans lui laisser les preuves les plus palpables de sa magnificence et de sa générosité.

PEDRIGO, à part.
Peste!

OLIVIER.
Il suit de près ses équipages; ainsi donc, qu'on dispose au plus tôt le petit entresol.

PEDRIGO, à part, à Olivier.
Attendez... attendez... je fais encore une réflexion; votre maître ne doit s'arrêter ici que pour dîner : ce serait bien le diable, si justement pendant ce temps-là mes autres voyageurs allaient arriver. Je ne vois donc pas pourquoi, au lieu de mettre M. Jean de Paris dans cet entresol, où il serait fort à l'étroit, je ne le logerais pas au premier, dans le grand appartement...

OLIVIER.
Sans doute... Allons! va pour le grand appartement du premier!

LORESZA.
Mais, mon père, il fallait donc me dire cela; à présent, moi, voilà que j'ai arrangé la chambre comme pour une princesse, et non pas. .

PEDRIGO.
Eh! qu'importe? ne te l'ai-je pas dit cent fois? ici nulle différence entre les voyageurs; mêmes soins, mêmes égards pour tous... Oh! je suis ferme en mes principes, moi. (A Olivier.) Ah çà! vous m'avez bien dit le nom de votre maître, mais j'ignore ce qu'il est, ce qu'il fait.

OLIVIER.
Il dort, il boit, il mange, se promène et se repose.

PEDRIGO.
Il fait tout cela! Cet homme-là n'a pas un instant à lui; mais enfin, il a un état, sans doute?

OLIVIER.
Et un fier état, encore!

PEDRIGO.
Quel est-il donc?

OLIVIER.
Bourgeois de Paris.

PEDRIGO.
Bourgeois?

OLIVIER.
Oui.

PEDRIGO.
Eh! bon Dieu! je l'aurais pris pour un prince, au train qu'il mène.

OLIVIER.
Ah dame! voyez-vous, un bourgeois de Paris, ça vaut un seigneur de Pampelune.

PEDRIGO.
Parbleu! je suis bien curieux de faire connaissance avec un pareil personnage.

OLIVIER.
Vous allez être satisfait; car je l'entends qui s'avance, escorté d'une partie de ses gens.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JEAN, avec sa suite.

ENSEMBLE.

JEAN.
Allons, amis, que tout notre équipage
En ce logis se repose un moment;
Et puis, toujours chantant, toujours gaîment,
Continuons après notre voyage.

CHOEUR.
Allons, amis, etc.

JEAN.
Vite, qu'on me serve à l'instant.

OLIVIER.
On va vous servir à l'instant.

PEDRIGO.
Il ne perd pas de temps, vraiment.

JEAN.
Ah! quel plaisir que celui de la table!
En est-il un plus doux, plus délectable?
Toujours joyeux quand j'ai le verre en main,
Je ris, je chante et nargue le chagrin.
Qu'on me prépare le madère,
Le roussillon vieux et brûlant,
Et le champagne pétillant,
A la mousse blanche et légère.

PEDRIGO.
Ce bourgeois semble un bon vivant.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Allons, amis, que tout notre équipage, etc.

JEAN, à Pedrigo.
Monsieur l'aubergiste, votre hôtellerie est libre?.. oui, c'est bon, je la retiens.

PEDRIGO.
Malheureusement un autre vous a prévenu.

JEAN.
Et cet autre, quel est-il?

PEDRIGO.
M. le grand sénéchal de Son Altesse madame la princesse de Navarre.

JEAN.
Et M. le grand sénéchal de Son Altesse madame la princesse de Navarre, que vous a-t-il donné pour cela?

PEDRIGO.
Toute mon auberge est payée par lui sur le pied de vingt piastres.

JEAN, lui jetant une bourse.
En voilà cent. (A ses gens.) Enfants, toute l'auberge est à votre disposition.

PEDRIGO.
C'est fort bien; cependant...

JEAN, à Pedrigo.
Avez-vous de quoi traiter moi et mes gens?

PEDRIGO.
J'ai bien ici des provisions; mais le sénéchal les a aussi retenues d'avance.

JEAN, lui jetant une bourse.
Moi, d'avance, je les paye. (A ses gens.) Amis, les provisions vous appartiennent.

PEDRIGO.
Mais c'est...

JEAN.
Un marché conclu; allez donner vos ordres.

LOREZZA, à part.
M. le bourgeois de Paris a le ton bien décidé.

PEDRIGO, à part.
Je ne sais quelle puissance me force d'en passer par où ce diable d'homme-là veut; dépêchons-nous pourtant de tout préparer, afin de le garder le moins de temps possible. (Haut.) Allons, vous autres, suivez-moi : je vais vous donner un échantillon de mon savoir-faire.

OLIVIER.
Ainsi donc, pour cette fois, va pour toute la maison!

PEDRIGO.
Ma foi, oui! comme vous dites; va pour toute la maison! (Il sort avec sa fille et la suite de Jean.)

SCÈNE VIII.

JEAN, OLIVIER.

JEAN.
Eh bien! Olivier, que dis-tu de cette manière de voyager?

OLIVIER.
Elle est neuve, bizarre, même un peu folle : c'est plus qu'il n'en faut pour la rendre charmante aux yeux d'un page, Monseigneur.

JEAN.
Tu penses donc?..

OLIVIER.
Qu'à cet habit simple et grossier que vous portez avec une aisance extraordinaire, qu'à ces manières grivoises que vous imitez avec tant de naturel, il n'y a personne qui ne vous prenne plutôt pour un bourgeois de la Cité que pour le fils de Philippe de Valois et l'héritier présomptif de la couronne de France.

JEAN.
Tu conviendras aussi que mon nom, qui n'est rien moins que pompeux, me seconde à merveille dans le plan que j'ai formé.

OLIVIER.

Le titre de roi de France, qui doit le suivre un jour, suffirait pour lui donner de l'éclat, si toutefois vos actions ne s'étaient pas chargées de ce soin.

JEAN.

Point de louanges ; je ne les aime point. En alliant le mieux que j'ai pu l'intérêt de ma gloire au soin de mes plaisirs, je n'ai fait qu'accomplir la loi que l'honneur prescrit à tout brave et preux chevalier.

OLIVIER.

Que ce nom est cher à mon cœur ! et que les devoirs qu'il impose me semblent doux à suivre !

JEAN.

Apprends à les connaître pour les bien remplir un jour.

DUO.

Rester à la gloire fidèle,
Des dames chérir les attraits :
Voilà, voilà ce qui s'appelle,
Agir en chevalier français.

ENSEMBLE.

Rester à la gloire fidèle, etc.

JEAN.

Pour te montrer digne d'avance
De porter le plus beau des noms,
Suis, en toute circonstance,
Et mon exemple et mes leçons.

OLIVIER.

Je veux pour mériter d'avance
De porter le plus beau des noms,
Suivre, en toute circonstance,
Et votre exemple et vos leçons.

JEAN.

Honneur à la chevalerie !

OLIVIER.

Honneur à la chevalerie !

JEAN.

Aime et sert ton Dieu, ta patrie.

OLIVIER.

Ils me sont plus chers que la vie.

JEAN.

De ton roi, sois toujours l'appui.

OLIVIER.

Je jure de mourir pour lui.

JEAN.

Sois galant auprès de ta belle.

OLIVIER.

Je jure de vivre pour elle.

JEAN.

A la dame que nous servons,
Songe qu'en tout temps nous devons
Amour, respect, soins, assistance ;
De plus, fidélité, constance.

OLIVIER.

De plus, fidélité, constance...
Suivrai-je, en cette circonstance,
Ou votre exemple ou vos leçons ?

JEAN.

Suis, en toute circonstance,
Et mon exemple et mes leçons.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Rester à la gloire fidèle,
Des dames chérir les attraits :
Voilà, voilà ce qui s'appelle,
Agir en chevalier français.

OLIVIER.

Vos conseils sont gravés là, Monseigneur, et jamais ils ne s'en effaceront.

JEAN.

A merveille, Olivier ! Mais pour l'instant laissons cela, et ne songeons qu'à mener à bien l'aventure dans laquelle je me suis engagé.

OLIVIER.

De quelque manière que tourne votre entreprise, on conviendra du moins que, si l'exécution en est un peu folle, le motif en est fort sage.

JEAN.

Sans doute : en cette occasion, la prudence seule a réglé mes démarches. Frappé des éloges continuels que les qualités brillantes de la princesse de Navarre lui attirent en tous lieux, instruit des tentatives formées par tous les grands de l'Europe pour obtenir un pareil trésor, mon imagination s'échauffe et m'inspire le désir de me mettre comme eux sur les rangs ; mais cependant, plus sage que mes rivaux, avant de me déclarer, je conçois le projet de m'assurer par moi-même si, en effet, la princesse justifie tout ce que la renommée publie d'elle. Je sollicite du roi mon père le consentement de partir sous ce déguisement ; je l'obtiens : alors, suivi de toute ma maison, accompagné des plus nobles chevaliers du royaume, je forme une espèce de caravane qui, me permettant de me faire escorter de tous mes bagages, me donne les moyens de pouvoir en un instant, suivant les circonstances où je me trouverai, me transformer de simple bourgeois qui court le pays avec ses gens, en un prince puissant qui marche environné de tout l'éclat qui convient à son rang.

OLIVIER.

Jusqu'à présent, tout semble vous présager le plus heureux succès.

JEAN.

Ayant appris que la princesse devait descendre dans cette auberge, je me suis décidé à prendre les devants pour me rendre maître du terrain. Maintenant la princesse peut arriver. La singularité de mes manières, le soin que j'ai pris de mettre tout ici à ma disposition, les surprises que je lui ménagerai, tout doit nécessairement me procurer l'occasion de m'approcher d'elle. Alors, grâce au peu d'étiquette qu'on observe dans un lieu comme celui-ci, je pourrai, mieux que partout ailleurs, la voir, l'observer, juger de sa beauté, apprécier son esprit, et remplir, en un mot, le but de mon voyage, avant même qu'il soit terminé.

OLIVIER.

Voilà ce qui s'appelle savoir mettre le temps à profit.

JEAN.

Songe de ton côté à me seconder de ton mieux ; tu connais mes projets, occupe-toi des moyens de les exécuter.

OLIVIER.

Oui, Monseigneur ; comptez sur mon zèle et sur mon activité. Je vais former mon plan, dresser mes batteries, faire mes reconnaissances, et vous prouver que je sais me tirer avec honneur des expéditions qui me sont confiées. (Il sort.)

SCÈNE IX.

JEAN, seul.

Mes vœux seront donc remplis ! Bientôt je verrai cette princesse si célèbre... et, dit-on, si dangereuse.

SCÈNE X.

JEAN, PEDRIGO.

PEDRIGO.

Parbleu ! monsieur Jean de Paris, me voilà, grâce à vous, dans un bel embarras !

JEAN.

Quoi donc ?

PEDRIGO.

Le grand sénéchal est à vingt pas d'ici.

JEAN, très-tranquillement.

Le grand sénéchal ?

PEDRIGO.

Sans doute ; il compte trouver cette auberge vide.

JEAN.

Eh bien ! il la trouvera pleine.

PEDRIGO.

C'est ce dont j'enrage ! Que va-t-il devenir ?

JEAN.

Ce que je serais devenu si je fusse arrivé après lui.

PEDRIGO.

Oh parbleu ! vous ! vous eussiez passé votre chemin.

JEAN.

Eh bien ! il passera le sien.

PEDRIGO.

Mais il m'a payé d'avance.

JEAN.

Moi de même.

PEDRIGO.

Il m'accusera d'être de mauvaise foi.

JEAN.

Rien de plus vrai.

PEDRIGO.

Me traitera de fripon.

JEAN.

Pour le moins.

PEDRIGO.

Me fera pendre.

JEAN.

Tout au plus.

PEDRIGO.

Par ma foi ! c'est bien assez ; et je vous regarderais comme le

plus charitable des humains si vous vouliez m'épargner ce désagrément.

JEAN.

Eh bien! que faut-il pour cela?

PEDRIGO.

Partir au plus vite, vous et vos gens. Il n'y a pas un moment à perdre; songez que la princesse de Navarre, cet auguste personnage dont vous occupez ici la place, suit de près le sénéchal et s'attend, à son arrivée, à trouver son repas et son logement tout prêts.

JEAN.

Vraiment?

PEDRIGO.

Sans doute.

JEAN.

Vous m'en direz tant!..

PEDRIGO.

Ces considérations doivent vous paraître...

JEAN.

Sans réplique.

PEDRIGO.

Vous allez donc?..

JEAN.

Retrouver mes gens, et leur dire de faire les apprêts...

PEDRIGO.

De leur départ?

JEAN.

De mon dîner... De votre côté, mon cher hôte, ne négligez rien pour que mon repas soit digne de votre réputation... et de mon appétit. (Il sort.)

SCÈNE XI.

PEDRIGO, seul.

Oh! le maudit bourgeois! le maudit bourgeois! si par malheur le sénéchal...

LOREZZA, en dehors.

Par ici, monsieur le sénéchal, par ici.

PEDRIGO.

Ah! mon Dieu! le voici! que lui dire? que lui répondre? ce n'est pas pour me vanter, mais la peur me galope d'une rude manière!

SCÈNE XII.

LE SÉNÉCHAL, PEDRIGO, LOREZZA.

AIR.

LE SÉNÉCHAL.

Qu'à mes ordres ici tout le monde se rende;
C'est moi, grand sénéchal, moi qui parle et commande.
Puisqu'en ce lieu c'est à moi d'ordonner,
J'ordonne donc qu'on serve le dîner.
C'est la princesse de Navarre
Que je vous annonce en ces lieux;
C'est la merveille la plus rare
Qu'ait pu former la main des dieux.

PEDRIGO.

Monsieur.

LE SÉNÉCHAL.

C'est bon.

LOREZZA.

Faut-il?...

LE SÉNÉCHAL.

Silence!

PEDRIGO, à part.

Bon Dieu! quel air! quelle importance!

LE SÉNÉCHAL.

La princesse trouvant
Tout prêt en arrivant,
De son grand sénéchal reconnaîtra le zèle.
Bravo! s'écriera-t-elle;
Puis avec cette grâce aimable et naturelle,
Qui ne saurait l'abandonner,
Elle dira... dira... qu'on serve le dîner.
C'est la princesse de Navarre, etc.
Par vos soins, votre zèle,
Méritez sa faveur;
En ce lieu que pour elle
On redouble d'ardeur.
C'est la princesse de Navarre
Que je vous annonce en ces lieux;
C'est la merveille la plus rare
Qu'ait pu former la main des dieux.

PEDRIGO, à part.

Tâchons de payer d'assurance. (Haut.) C'est aujourd'hui, sans doute... un grand honneur pour moi... que d'avoir l'honneur de recevoir un hôte tel que monsieur le grand sénéchal.

LE SÉNÉCHAL.

Trêve aux compliments. Pensons au plus pressé: tous les logements sont prêts, sans doute?

PEDRIGO, à part.

Nous y voici!

LE SÉNÉCHAL.

Vous sentez de quelle importance il est pour vous de satisfaire en tout une personne telle que Son Altesse madame la princesse de Navarre.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, JEAN.

JEAN, au fond du théâtre.

Voilà donc M. le grand sénéchal! faisons connaissance avec lui.

LOREZZA.

Est-ce vrai ce qu'on dit comme ça, monsieur le sénéchal, que cette princesse va tout exprès à la cour pour choisir un mari?

LE SÉNÉCHAL.

C'est une affaire faite, mon enfant, son choix est arrêté.

JEAN, à part, en élevant la voix.

Arrêté!

LE SÉNÉCHAL.

Qui parle ainsi? (Apercevant Jean.) Quel est cet homme? que veut-il? d'où sort-il? où va-t-il?

JEAN, s'avançant sur la scène.

Vous allez le savoir, monsieur le sénéchal; cet homme est un bon et franc bourgeois qui, pour son plaisir et ses affaires, se transporte le plus gaiement qu'il peut de la France dans la Navarre. « La promenade est un peu longue, m'a dit comme ça mon père en me faisant ses adieux; mais n'importe, va toujours, mon garçon, va; cela te dégourdira, tu verras du pays, tu en feras voir à ceux qui t'accompagneront, et même peut-être à ceux que tu rencontreras. » Sur cela, j'ai pris ma course, et me voici.

LE SÉNÉCHAL, à part.

Quel ton grossier! quelle manière commune! (Haut.) Monsieur l'hôte, puis-je savoir comment il se fait que, malgré nos conventions, ce voyageur se trouve dans cette auberge?

PEDRIGO.

Ma foi, il me serait difficile de vous l'expliquer; tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il m'est arrivé ce matin avec une nuée de je ne sais quels gens; qu'il s'est emparé des logements de la princesse; qu'il s'est emparé de son dîner, et que, pour peu qu'on le laisse faire, il finira, je crois, par s'emparer d'elle-même.

LE SÉNÉCHAL.

Quelle audace! oser s'approprier le logement, et, bien plus encore, le dîner d'une princesse de Navarre! Vous ne savez donc pas?..

JEAN.

Pardonnez-moi; je sais très-bien qu'une princesse de Navarre, après une longue course, sent son estomac vide tout comme un autre; aussi, bien loin de songer à lui ravir un dîner, suis-je résolu à l'engager à venir sans façon partager le mien.

LE SÉNÉCHAL.

Qu'entends-je! peut-on pousser plus loin l'oubli de toutes les convenances! Je n'y tiens plus! je n'y tiens plus! Monsieur le bourgeois, choisissez de sortir dans une minute par cette porte, ou dans trois par cette fenêtre.

JEAN.

J'en suis vraiment désolé, monsieur le sénéchal; mais, tout aimables que sont vos propositions, je ne puis accepter ni l'une ni l'autre.

LE SÉNÉCHAL.

Comment! vous ne sortirez point?

JEAN.

Non, vous dis-je.

LE SÉNÉCHAL.

Non?

JEAN.

Non.

FINALE.

LE SÉNÉCHAL.

Ce sang-froid me désespère
Allons vite, il faut partir.

JEAN.

Je voudrais vous obéir!
Mais, soit dit sans vous déplaire,
Cette auberge est à mon gré:
M'y voici; j'y resterai.

LE SÉNÉCHAL.

Avec de cette manière

Avec un grand sénéchal!
Ah! monsieur le téméraire,
Vous vous en trouverez mal.

JEAN.

Que ce courroux se modère,
Monsieur le grand sénéchal;
De grâce, point de colère,
Cela peut vous faire mal.

LE SÉNÉCHAL.

Craignez, craignez ma colère!

ENSEMBLE.

A partir, bon gré, mal gré,
Bientôt je vous forcerai.

PEDRIGO ET LORENZA.

A la fin vous céderez,
Et d'ici vous partirez.

JEAN.

Cette auberge est à mon gré;
M'y voici, j'y resterai.

LE SÉNÉCHAL.

Ainsi donc, j'aurai beau faire?

JEAN.

Je le crois en vérité.

LE SÉNÉCHAL, très-vivement.

Vous êtes bien entêté!

JEAN, très-froidement.

Monsieur, j'ai du caractère.

LORENZA.

Pourquoi donc vous obstiner?
Partez, cédez-lui la place.

JEAN.

Ne faut-il pas que je fasse
Les honneurs de mon dîner?
Oui de traiter la princesse
Je me fais un vrai plaisir.
(Au sénéchal.)
Monsieur, avec Son Altesse,
Je vous invite à venir.

ENSEMBLE.

LE SÉNÉCHAL.

Quoi! vous! traiter la princesse
Oh! je n'y puis plus tenir!
Bientôt de votre hardiesse,
Elle saura vous punir.

PEDRIGO ET LORENZA.

Quoi! vous! traiter la princesse!
Bannissez un tel désir.
Bientôt de votre hardiesse,
Elle saurait vous punir.

JEAN.

Oui, de traiter la princesse,
Je me fais un vrai plaisir.
Monsieur, avec Son Altesse,
Je vous engage à venir.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, OLIVIER.

OLIVIER.

Voilà, voilà la princesse!
Je viens vous en avertir.

LE SÉNÉCHAL.

Voilà, voilà la princesse!
Allons vite, il faut partir.
(Le sénéchal va au-devant de la princesse.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LA PRINCESSE, DAMES ET GENS DE SA SUITE.

ENSEMBLE.

DAMES ET GENS DE LA PRINCESSE.

Voilà, voilà la princesse!
Disposez tout en ces lieux;
Qu'à la servir on s'empresse;
Qu'on prévienne en tout ses vœux.

JEAN ET OLIVIER.

Voilà, voilà la princesse!
Observons-la de mon mieux.
Sur son front quelle noblesse!
Quelle douceur dans ses yeux!

LA PRINCESSE.

Quel plaisir d'être en voyage!
Jamais l'œil n'est en repos;
Toujours sur votre passage
S'offre des objets nouveaux.
Ici, lieu sombre et sauvage;
Plus loin, riant paysage;
Au murmure des ruisseaux
Qui serpentent sous l'ombrage,
Succède dans ce bocage
L'aimable chant des oiseaux.

JEAN, à part.

Que sa voix est douce et tendre!
Quel charme on goûte à l'entendre!

LA PRINCESSE, à part, en regardant Jean.

C'est le prince!
Au piége qu'il veut me tendre
Feignons de me laisser prendre.
(Haut.)
Dites-moi donc, sénéchal,
Quel est cet original
Que dans cette hôtellerie,
Sans nulle cérémonie,
Veut s'installer malgré vous?

LE SÉNÉCHAL.

Vous le voyez devant vous.

LORENZA, à Jean.

N'excitez point son courroux;
Croyez-moi, retirez-vous.

JEAN.

Bien loin que je me retire,
Plus que jamais je dois dire:
Cette auberge est à mon gré;
M'y voici, j'y resterai.

LE SÉNÉCHAL.

Cet homme est insupportable!
Il me fait donner au diable!
A partir, bon gré, mal gré,
Bientôt je le forcerai.

LA PRINCESSE, au sénéchal.

Sénéchal soyez traitable;
Car la chose est véritable:
Plus vous vous emporterez,
Plus vous me divertirez.

PEDRIGO ET LORENZA, à Jean.

Ce qu'on veut est raisonnable;
Devenez donc plus traitable:
Dites que vous céderez,
Que d'ici vous partirez.

JEAN.

Ce qu'on veut est raisonnable;
Mais je suis tenace en diable:
Cette auberge est à mon gré;
M'y voici, j'y resterai.

OLIVIER.

Ce qu'on veut est raisonnable;
Mais il est tenace en diable,
Et ce que vous désirez
Jamais vous ne l'obtiendrez.

LE SÉNÉCHAL.

Quand vous aurez connaissance
De toute son insolence,
Madame, votre courroux
Éclatera malgré vous.

LA PRINCESSE.

Qu'a-t-il fait? Parlez de grâce!

LE SÉNÉCHAL.

Non content que son audace
Lui livre cette maison,
Au repas qu'on lui prépare
Il invite sans façon
La princesse de Navarre.

LE CHŒUR.

Il invite sans façon
La princesse de Navarre!

LA PRINCESSE.

Pareil trait sans doute est rare,
Et mérite attention.

JEAN.

Ah! d'un bourgeois sans façon,
Si l'offre aujourd'hui vous blesse,
Daignez l'excuser, princesse.

LE CHŒUR.

Non, sa proposition
Mérite punition.

LE SÉNÉCHAL.

En pareille occasion,
Quel parti voulez-vous prendre?

LA PRINCESSE.

Lequel?.. celui de me rendre
A son invitation.

ENSEMBLE.

TOUS.

Elle consent à se rendre
A son invitation!

LA PRINCESSE.
Oui, je consens à me rendre
A son invitation.
JEAN.
Elle consent à se rendre
A mon invitation.
Je traiterai la princesse!
Ah! quel honneur! quel plaisir!
(Au sénéchal.)
Monsieur, avec Son Altesse,
Je vous engage à venir.

ENSEMBLE.

LE SÉNÉCHAL.
A-t-elle perdu la tête?
A son plan elle se prête!
Oh! le fait est assuré,
De dépit je creverai!
LA PRINCESSE.
Il croit que je perds la tête;
A tourner la sienne est prête;
Plus je le désolerai,
Plus je me divertirai.
JEAN, bas, à Olivier.
Bien vite, que tout s'apprête;
(Haut.)
Je l'avais mis dans ma tête,
Cette auberge est à mon gré,
Je l'ai dit, j'y resterai.
OLIVIER.
J'ai mon projet dans la tête,
Comptez sur moi pour la fête;
J'en suis sûr, je conduirai
Cette affaire à votre gré.
TOUS LES AUTRES.
A son plan elle se prête:
En ce cas, que tout s'apprête.
Allons, amis, allons, gué!
Que tout se passe à son gré.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une campagne agréable. On voit, à gauche, la façade extérieure de l'auberge. — A droite s'élève, sur le devant de la scène, un dôme de fleurs et de feuillages, sous lequel est une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

OLIVIER, LOREZZA.

LOREZZA.
Eh bien! monsieur le voyageur, qu'en dites-vous? Nous n'avons pas perdu de temps, je crois; et vous devez être satisfait de l'empressement que mes compagnes et moi avons mis à remplir vos intentions?

OLIVIER.
Sans doute, et je compte sur le même zèle pour l'entière exécution de mon plan.

LOREZZA.
Ah! mon Dieu! tant qu'il ne s'agira que de faire des bouquets, d'arranger des guirlandes, et surtout de chanter et de danser, je vous réponds de moi et de toutes les jeunes filles des environs : une seule chose m'effraye pourtant; c'est que vous, qui êtes fait à vos belles demoiselles de Paris, vous allez nous trouver peut-être bien gauches, nous autres villageoises.

OLIVIER.
Pourquoi donc? Vous avez vos agréments, comme elles ont aussi les leurs.

LOREZZA.
Oh dame! voyez-vous, c'est qu'elles doivent avoir une manière de chanter, de danser, si différente de la nôtre!

OLIVIER.
En effet, je crois que cela se ressemble peu... Au reste, vous pouvez en juger.

DUO.

Dans une humble et simple romance,
Une belle dame, à Paris,
Fait à propos mainte cadence,
Et du bon goût obtient le prix.
LOREZZA.
Dans une chansonnette
Où règne l'enjouement,
Ici jeune fillette
Fait briller son talent.
OLIVIER.
Lorsque dans un cercle elle chante,
Ravissant l'oreille et les yeux,
Elle mêle à sa voix touchante
Les sons d'un luth harmonieux.
LOREZZA.
Lorsque nous faisons paître
Nos moutons près du bois,
La musette champêtre
Accompagne nos voix.
OLIVIER.
Il faut la voir un jour de fête,
Lorsqu'à danser elle s'apprête:
Quelle noblesse dans ses pas!
Et quelle grâce dans ses bras!
LOREZZA.
Il faut nous voir un jour de fête,
Lorsqu'à danser chacun s'apprête
L'amour entrelace nos bras,
Et le plaisir guide nos pas.
OLIVIER.
Aussi brillante que légère,
Elle danse comme cela :
Ta, la, la, la, etc.
(Il forme quelques pas avec grâce.)
LOREZZA.
Nous, sans apprêts, sur la fougère,
Nous sautons tous comme cela :
Ta, la, la, la, etc.
(Elle saute et danse gaiement.)

ENSEMBLE.

Il faut nous voir un jour de fête,
Lorsqu'à danser chacun s'apprête :
L'amour entrelace nos bras,
Et le plaisir guide nos pas.
Oui, sans apprêts sur la fougère,
Nous sautons tous comme cela :
Ta, la, la, la, etc.
OLIVIER.
Il faut la voir un jour de fête,
Lorsqu'à danser elle s'apprête:
Quelle noblesse dans ses pas!
Et quelle grâce dans ses bras!
Aussi brillante que légère,
Elle danse comme cela :
Ta, la, la, la, etc.
(Ils dansent tous les deux, Olivier avec grâce et noblesse. Lorezza avec abandon et enjouement.

OLIVIER.
On ne peut mieux, Lorezza.

LOREZZA.
J'étais bien aise de vous prouver qu'au village comme à la ville on sait, dans l'occasion, se tirer d'affaire... Mais je vois votre maître; je vous laisse avec lui. (Elle sort.)

SCÈNE II.

JEAN, OLIVIER.

OLIVIER.
Eh bien! Monseigneur, vous avez vu la princesse; un de ses regards est tombé sur vous, et vous voilà soumis aux douces lois de l'amoureux servage.

JEAN.
Si j'en goûte les plaisirs, j'en éprouve aussi les inquiétudes.

OLIVIER.
Comment?

JEAN.
Sans doute; d'après quelques mots échappés à ce maudit sénéchal, je n'ai que trop à craindre d'avoir été prévenu par un rival plus heureux que moi, puisqu'il semblerait que la princesse s'est déjà déclarée en sa faveur.

OLIVIER.
Le tour serait, ma foi, piquant! Quoi! venir de si loin, faire tant de frais, se donner tant de peines... et tout cela pour arriver à l'instant du triomphe d'un rival! Un tel incident serait fait pour décourager l'âme la plus intrépide, et par conséquent la vôtre, Monseigneur.

JEAN.
Qui? moi! je me laisserais abattre au premier choc? peux-tu le croire, Olivier? et ne sais-tu pas que, dans un cœur tel que le mien, le désir augmente en raison des obstacles qu'il rencontre? Qu'un être faible et vulgaire cherche des succès faciles, moi, je ne prise la victoire qu'autant qu'elle m'est disputée.

OLIVIER.
Allons, Monseigneur; en ce cas, marchez à votre but.

JEAN.
C'est aussi mon dessein... Va donc voir si tout se dispose suivant mes désirs.

OLIVIER.

Oui, Monseigneur. (Il sort.)

SCÈNE III.

JEAN, seul.

Je dois en convenir : le désir de connaître la princesse et l'espoir de lui plaire m'ont fait prendre une résolution assez bizarre... N'importe! je ne regrette ni le temps, ni les fatigues qu'elle me coûte ; selon moi, tout instant qui n'est point consacré à servir la patrie ne peut mieux être employé qu'à rendre hommage à la beauté.

AIR.

En brave et galant paladin,
L'amour au cœur, le fer en main,
J'aurai toujours présents, soit en paix, soit en guerre,
Les mots chers et sacrés que porte ma bannière.
Tout à l'honneur! tout à l'honneur!
D'un vrai Français c'est la devise.
Si le plaisir, si la valeur
Lui font tenter une entreprise,
Il faut qu'à l'instant il se dise :
Je suis Français; j'ai pour devise :
Tout à l'amour! tout à l'honneur!
Entre la gloire et son amie,
Heureux qui partage sa vie!

Au milieu du tumulte assiéger des remparts,
A l'ombre du mystère attaquer une belle;
Soumettre par la force un noble enfant de Mars,
Réduire par l'adresse une beauté rebelle;
C'est, remportant tour à tour
Une double victoire,
Satisfaire à la fois ce qu'on doit à l'amour,
Ce qu'on doit à la gloire.
Tout à l'amour! tout à l'honneur! etc.

SCÈNE IV.

JEAN, LE SÉNÉCHAL.

LE SÉNÉCHAL.

Eh bien! monsieur le bourgeois, ce repas offert avec tant d'empressement s'apprête avec bien de la lenteur. Quand donc satisferez-vous le plus vigoureux appétit que jamais voyageur ait éprouvé?

JEAN.

Dans un instant Son Altesse sera servie.

LE SÉNÉCHAL.

Que vous devez être fier de l'honneur qu'elle vous fait! Moi, je n'en reviens pas! Une princesse de Navarre dîner avec un bourgeois!

JEAN.

Et pourquoi pas? Mieux vaut encore dîner avec un bourgeois que de ne pas dîner du tout.

LE SÉNÉCHAL.

Ne pas dîner du tout, c'est, j'en conviens, la chose la plus triste au monde... Ah çà! mon ami, j'espère au moins que, lorsque vous serez en présence de l'illustre convive, vous quitterez le ton leste et décidé que jusqu'à ce moment...

JEAN.

Je ferai de mon mieux; mais, ma foi! à ne vous rien cacher, je ne vous réponds pas de suivre très-exactement les lois de l'étiquette; je suis assez sans façon de mon naturel; et, emporté par l'habitude, je serais capable d'en agir avec une princesse comme avec mon égal.

LE SÉNÉCHAL.

Vous pourriez vous en repentir. Son Altesse est bonne, affable, aime à plaisanter, trop peut-être; mais pourtant il est aisé de lire dans ses regards. .

JEAN.

Que sa douceur surpasse encore sa beauté.

LE SÉNÉCHAL.

Il n'en règne pas moins dans sa démarche un certain air imposant...

JEAN.

Au travers duquel perce la plus aimable folie.

LE SÉNÉCHAL.

Et dès qu'on l'approche, on sent que le respect...

JEAN.

S'oublie pour faire place à l'amour.

LE SÉNÉCHAL.

Peste! monsieur le bourgeois! comme vous vous échauffez!.. Vous concevez donc, sans peine, que tant d'illustres personnages aspirent à la main d'une beauté si parfaite?

JEAN.

Sans doute.

LE SÉNÉCHAL, avec ironie.

Vous les approuvez? c'est heureux!

JEAN.

Je fais mieux; je les imite.

LE SÉNÉCHAL.

Que voulez-vous dire?

JEAN.

Que vous voyez en moi un prétendant de plus qui se met sur les rangs.

LE SÉNÉCHAL.

Monsieur Jean de Paris fait le plaisant, à ce qu'il me paraît.

JEAN.

Je ne plaisante point.

LE SÉNÉCHAL.

Allons, allons, mon ami, vous êtes fou...

JEAN.

De la princesse; vous l'avez dit, monsieur le sénéchal; la tête m'en tourne!

LE SÉNÉCHAL.

En voici bien d'une autre à présent! et c'est à moi que vous faites un aveu...

JEAN.

Que je brûle de renouveler aux genoux de Son Altesse.

LE SÉNÉCHAL.

Aux genoux de Son Altesse!.. vous?.. Eh bien! je voudrais voir cela, par exemple! je voudrais voir cela! une telle incartade aurait bientôt reçu sa récompense. (A part.) Mais ne mettons point à cette folie plus d'importance qu'elle n'en mérite. (Haut.) Allons, mon cher, j'ai bien voulu me prêter un instant à votre badinage; ne le poussez pas plus loin, et songez que nous avons à nous occuper d'une affaire beaucoup plus sérieuse.

JEAN.

Tenez, monsieur le sénéchal, vous allez être satisfait.

SCÈNE V.

LES MÊMES, OLIVIER, LOREZZA, PEDRIGO, GENS DE LA SUITE DE JEAN, GENS DE L'AUBERGE, VILLAGEOIS et VILLAGEOISES.

(Les gens de la suite de Jean apportent, au son des instruments, du linge, des couverts et une grande quantité de mets servis sur une vaisselle d'argent très-riche. Ils déposent les plats sur la table.)

CHŒUR.

De monsieur Jean que le dîner s'apprête;
Que la gaîté soit l'âme du repas.

(Viennent ensuite les jeunes filles et les jeunes garçons; ils se mettent en double rang sur le passage de la princesse. — Au moment où elle arrive, les garçons forment au-dessus de sa tête un berceau de fleurs avec leurs guirlandes, tandis que les jeunes filles, en dansant, jonchent de fleurs le chemin qu'elle doit suivre.)

CHŒUR.

Du digne objet de cette fête
Chantons les grâces, les appas :
Que nos fleurs ombragent sa tête;
Que leur parfum suive ses pas.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

Comment donc! tout ici respire un goût, une galanterie, qu'on est loin de s'attendre à trouver dans une auberge de village!

JEAN.

Pardon! j'aurais désiré pouvoir mieux faire; mais que voulez-vous? dans notre état, à nous autres simples bourgeois, on ne traite pas tous les jours une Altesse, de sorte qu'on ne sait pas trop comment s'y prendre lorsque cela arrive.

PEDRIGO.

Quand madame l'Altesse voudra, elle peut se mettre à table; le dîner est servi.

LE SÉNÉCHAL, présentant la main à la princesse.

Madame, le dîner...

LA PRINCESSE.

Je vous réponds, monsieur le bourgeois, que je suis très-satisfaite de tout ce que je vois.

JEAN.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que si ce repas champêtre n'est point donné avec recherche, il est du moins offert de bon cœur.

LE SÉNÉCHAL, bas, à la princesse.

Que dit Son Altesse de monsieur son hôte? (Haut.) Si madame veut dîner...

LA PRINCESSE.

Je ne reviens pas, monsieur Jean de Paris, qu'en aussi peu d'instants vous ayez pu faire tant d'apprêts!

LE SÉNÉCHAL.

L'honneur qu'il attendait devait exciter son zèle... Je crois que le dîner...

JEAN.

Grand merci, monsieur le sénéchal, de vouloir bien me servir d'interprète.

LA PRINCESSE.

Plaçons-nous. (La princesse, Jean et le sénéchal se mettent à table.) Quel repas magnifique! Monsieur l'aubergiste, on ne serait pas mieux servi dans mon palais.

PEDRIGO.

Son Altesse me fait trop d'honneur! ce ne sont point mes gens qui ont préparé...

LA PRINCESSE.

Lesquels donc?

JEAN.

Les miens.

LE SÉNÉCHAL.

Comment! il mène à sa suite... Un homme de cette espèce! d'honneur, c'est incroyable!

LA PRINCESSE.

Tout est vraiment d'une élégance parfaite.

LE SÉNÉCHAL.

Cette argenterie surtout est d'une richesse.

JEAN.

C'est ma vaisselle de voyage.

LE SÉNÉCHAL.

Elle est à vous?

JEAN.

A moi.

LE SÉNÉCHAL.

Quoi! monsieur le bourgeois, vous l'avez apportée de Paris?

JEAN.

Oui, j'ai suivi en cela les conseils de ma mère, femme très-judicieuse, et surtout fort prévoyante: « Jean, m'a-t-elle dit la veille de mon départ, garde-toi de manger sur ces vilaines assiettes d'auberge; il y a dans notre office de l'argenterie; emporte-la, mon enfant; après tout, ce n'est que l'affaire de deux ou trois chariots de plus, et de quelques hommes pour en avoir soin; avec cela, on mange proprement partout, et on la rapporte comme on l'a emportée. »

LA PRINCESSE.

D'après tout ce que j'entends et ce que je vois, votre père doit être un homme puissamment riche, monsieur Jean de Paris?

JEAN.

A dire le vrai, il est à son aise; il est l'aîné de la famille, et, de plus, a un emploi de surveillance aux barrières qui ne lui rend pas mal; car personne n'y passe sans y laisser quelque chose pour lui. Mais c'est assez nous occuper de ces détails de famille: que maintenant le chant et la danse égayent le repas. Qu'en dit monsieur le sénéchal?

LE SÉNÉCHAL.

Je dis qu'à table, comme ailleurs, je ne perds jamais de temps; ainsi donc, quand j'y suis, je mange, et ne chante point.

JEAN.

Eh bien! d'autres chanteront pour vous... Olivier, disons chacun notre couplet de la romance du troubadour.

OLIVIER.

Volontiers, monsei... monsieur Jean.

JEAN.

Allons, prends une guitare, et commence.

PEDRIGO.

Nous, pendant ce temps, dansons et chantons gaiement nos refrains villageois.

OLIVIER.

PREMIER COUPLET.

Le troubadour,
Fier de son doux servage,
En ce séjour
Vient pour te rendre hommage.
Né pour l'amour,
Il te sera fidèle;
Allons, ma belle,
Paye à ton tour
D'un peu d'amour
Le troubadour.

CHŒUR.

Au son des castagnettes,
Dansez, jeunes fillettes;
Chantez, jeunes garçons.
Unissez, unissons,
Vos / Nos cœurs et vos / nos chansons.

(Pendant le chœur, on forme des danses.)

JEAN.

DEUXIÈME COUPLET.

Le troubadour,
Le cœur plein de sa flamme,
La nuit, le jour,
Aime et chante sa dame.
Tout à l'amour,
Il ne vit que pour elle.
Allons, ma belle,
Payo à ton tour
D'un peu d'amour
Le troubadour.

CHŒUR.

Au son des castagnettes, etc.

LA PRINCESSE.

Comment donc? je connais votre romance; je peux vous en dire le dernier couplet: c'est la réponse au troubadour.

TROISIÈME COUPLET.

Beau troubadour,
Qui partage ta vie
Entre l'amour,
La gloire et la folie,
Sois en ce jour
A tes serments fidèle,
Pour que ta belle
Paye à son tour
D'un peu d'amour
Le troubadour.

CHŒUR.

Au son des castagnettes, etc.

(La danse continue quelques instants, ensuite la princesse se lève de table; on ôte le couvert, et tous les personnages de la fête s'éloignent.)

LA PRINCESSE.

Il faut en convenir, monsieur Jean de Paris, on ne saurait mieux traiter ses convives.

JEAN.

Si Madame est satisfaite...

LA PRINCESSE.

Il serait difficile de ne pas l'être; tout ce qui peut rendre un repas agréable se trouvait réuni à celui que vous venez de m'offrir.

LE SÉNÉCHAL.

Son Altesse avait l'intention de se remettre en route aussitôt après son dîner; veut-elle que j'aille m'informer si ses équipages sont prêts?

LA PRINCESSE.

Oui, sénéchal.

LE SÉNÉCHAL.

Je vole, et reviens à l'instant.

JEAN, bas, à Olivier.

Il faut que mon sort s'éclaircisse. Qu'on suive au plus tôt les ordres que j'ai donnés.

OLIVIER.

Je vais en presser l'exécution.

SCÈNE VII.

JEAN, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE, à part.

Vous vous êtes amusé, monsieur Jean de Paris; voyons comment vous soutiendrez votre rôle. (A Jean qui s'éloigne.) Un instant, monsieur le bourgeois, avant que vous vous remettiez en route, je serais bien aise de savoir ce qui vous a pu conduire en ce pays.

JEAN.

Ah! Madame, c'est une affaire bien importante, et la plus intéressante de ma vie.

LA PRINCESSE.

La plus intéressante de votre vie?

JEAN.

Oui, j'y viens... j'y venais pour me marier.

LA PRINCESSE.

Mais vous prenez un air bien touché... bien triste même, en parlant de votre mariage; vous, dont la physionomie franche respirait tout à l'heure la gaîté, maintenant... Ah! je vois que j'ai été indiscrète.

JEAN.

En aucune manière.

LA PRINCESSE.

Je conçois !.. C'est peut-être un mariage de convenance qu'on exige de vous ?

JEAN.

En effet, c'est un mariage de convenance... mais il est aussi d'inclination.

LA PRINCESSE.

Ah ! vous connaissez la personne ?

JEAN.

Oui, Madame, je connais la personne.

LA PRINCESSE.

Je ne vous demande pas si elle est bien.

JEAN.

Jamais rien de si parfait ne sortit des mains de la nature : imaginez tout ce que la grâce et l'esprit peuvent avoir de plus séduisant, un sourire enchanteur, un son de voix ravissant, qui porte au fond de l'âme un trouble, un charme inexprimable qui subjugue, entraîne, auquel on ne peut résister, et vous n'aurez qu'une faible idée de celle à qui j'ai voué mon existence du premier moment où je l'ai vue.

LA PRINCESSE, en souriant.

Ah ! Monsieur !.. ah ! monsieur Jean de Paris, je le vois, vous êtes amoureux !

JEAN.

Oui, Madame, très-amoureux.

LA PRINCESSE.

Je suis loin de vous en blâmer. La seule chose qui m'étonne, c'est le changement que je crois apercevoir en vous; ce n'est plus le même langage, le même ton; vous vous exprimez avec une chaleur et dans des termes...

JEAN, à part.

Je m'oublie. (Haut.) Ah ! Madame, n'en soyez point surprise; l'homme le plus simple, le moins babile, devient éloquent quand il parle de ce qu'il aime.

LA PRINCESSE.

Je vous remercie, monsieur Jean, de m'avoir fait la confidente de vos amours.

JEAN.

Madame, excusez; je sens que ce rôle...

LA PRINCESSE.

Je ne vous en veux pas; mais je vous donnerai seulement une petite leçon de galanterie : il est bien, il est beau de soutenir en champ clos et devant de preux chevaliers que votre belle est de toutes les belles la plus incomparable; mais le dire à une autre femme !.. à moi !.. Quelque moyen que vous employiez pour me persuader, vous ne pourrez jamais parvenir à me convaincre.

JEAN.

Je suis très-désespéré que ma franchise ait pu vous déplaire.

LA PRINCESSE.

Elle ne me déplait pas; mais parlons d'autre chose. Il m'est venu tout à l'heure une idée... Oui, vraiment, vous paraissez avoir un tel talent pour les fêtes, que j'ai résolu de le mettre de nouveau à l'épreuve.

JEAN.

Madame, disposez de moi.

LA PRINCESSE.

Vous saurez que, pressée par le roi mon frère de prendre un époux, j'ai rempli ses désirs.

JEAN, à part.

Ainsi donc, plus de doute !

LA PRINCESSE.

Un tel événement doit donner lieu aux fêtes les plus brillantes; je veux surtout que la gaieté y préside, et, pour parvenir sûrement à mon but, c'est vous que je charge du soin de les diriger.

JEAN.

Une telle commission est sans doute très-flatteuse pour moi, mais j'aurai l'honneur de faire observer à Votre Altesse que, ne connaissant point l'heureux objet de son choix, il me serait de toute impossibilité de célébrer dignement les qualités éminentes qui lui ont mérité la plus glorieuse préférence.

LA PRINCESSE.

Oh ! s'il ne tient qu'à cela, la difficulté sera bientôt levée; je vais vous donner à cet égard tous les renseignements que vous pouvez désirer.

JEAN, à part.

Je connaîtrai au moins mon rival.

DUO.

LA PRINCESSE.

L'époux que je choisis
Est jeune.

JEAN.

Jeune ?. tant pis !

LA PRINCESSE.

Je pensais le contraire.

JEAN.

Sa figure ?

LA PRINCESSE.

Doit plaire.

JEAN, à part.

Doit plaire !..

(Haut.)

Son esprit ?

LA PRINCESSE.

Par sa grâce il séduit.

JEAN.

Son caractère ?

LA PRINCESSE.

Aimable.

JEAN.

Son courage ?

LA PRINCESSE.

Indomptable.

JEAN.

Son rang ?

LA PRINCESSE.

Égal au mien.

JEAN, à part.

Allons, il ne lui manque rien !

ENSEMBLE.

Cachons le trouble qui m'obsède !
Amour, amour ! viens à mon aide;
En ce moment sers mon dessein;
Ou mon succès est incertain.

LA PRINCESSE.

Je vois le trouble qui l'obsède.
Amour, amour ! viens à mon aide;
En ce moment sers mon dessein,
Et mon succès sera certain.

JEAN.

Cet époux, sans doute si tendre,
Vers vous doit-il bientôt se rendre ?

LA PRINCESSE.

Il est bien près en ce moment.

JEAN.

Il va vous voir et vous entendre !

LA PRINCESSE.

Oh ! pour me voir, assurément;

(En souriant.)

Mais pour m'entendre,
C'est différent :
Je n'en répondrais pas, vraiment.

JEAN, à part.

Que dit-elle ?

(Haut.)

Daignez m'apprendre
Son nom.

LA PRINCESSE.

Il en faisait mystère,
Dans l'espoir de se divertir;
Mais on a su le prévenir,
Et lui rendre guerre pour guerre.

JEAN.

Quel doux transport vient m'animer !
Quoi ! cet époux qui sait vous plaire ?..

LA PRINCESSE.

Faut-il encor vous le nommer ?..
Allons, allons, plus de mystère !

JEAN.

Allons, allons, plus de mystère !

ENSEMBLE.

C'est trop renfermer dans mon cœur
Le feu d'une subite flamme;
Je cède à la plus vive ardeur,
Et, plein du transport qui m'enflamme,
Je sens s'exhaler de mon âme
Et mon amour et mon bonheur.

LA PRINCESSE.

Pourquoi vouloir dans votre cœur
Cacher cette sublime flamme ?
Cédez, cédez à votre ardeur;
Plein du transport qui vous enflamme,
Sans crainte abandonnez votre âme
Tout à l'amour, tout au bonheur.

JEAN.

Ainsi donc, Madame, quand je comptais vous abuser, c'est vous...

LA PRINCESSE.

Le roi, instruit de votre déguisement, m'en avait fait part, en me témoignant la satisfaction qu'il éprouverait à me voir vous donner la préférence sur vos nombreux concurrents.

JEAN.

Eh bien! ses désirs seront-ils remplis!.. Êtes-vous...

LA PRINCESSE.

Je suis... la plus soumise des sœurs.

JEAN.

Mon bonheur est au comble! et c'est à vos pieds que mon cœur laisse échapper ses transports. (Il tombe à ses pieds.)

SCÈNE VIII.

JEAN, LA PRINCESSE, LE SÉNÉCHAL.

LE SÉNÉCHAL.

Ciel!

LA PRINCESSE, à part, en riant.

Le sénéchal!... il en perdra l'esprit!

LE SÉNÉCHAL.

Malheureux! vous aux genoux de Son Altesse!

JEAN, toujours aux genoux de la princesse.

« Je voudrais bien voir cela, » disiez-vous tout à l'heure; eh bien! je satisfais votre curiosité.

LE SÉNÉCHAL.

Quoi! mes yeux ne me trompent point! la princesse de Navarre souffre à ses pieds...

JEAN.

Son époux. Qu'y a-t-il donc là de si surprenant? (Il se relève.)

LE SÉNÉCHAL.

Son époux! vous?

JEAN.

Faites donc l'étonné, comme si je ne vous en avais pas prévenu?

LE SÉNÉCHAL.

O scandale affreux! abomidable!... Et Madame tolère une telle audace!

LA PRINCESSE.

Que voulez-vous, sénéchal? je me sens dans mon jour d'indulgence.

LE SÉNÉCHAL, à part.

Je n'en reviens pas!.. Comment se fait-il?... Ah! mon Dieu! est-ce que la tête de la princesse?... Voici du monde! Il faut du moins espérer que devant des témoins une pareille scène ne se prolongera point.

SCÈNE XI.

JEAN, LA PRINCESSE, LE SÉNÉCHAL, OLIVIER, PEDRIGO, LOREZZA, SUITE DE JEAN, SUITE DE LA PRINCESSE.

OLIVIER.

Notre maître, tout est prêt, et, quand vous voudrez, vous pourrez poursuivre votre route.

PEDRIGO.

Je crois que de longtemps je ne verrai un pareil bôte!

JEAN.

Joyeux compagnons de mes voyages, avant de quitter ces lieux, félicitez-moi de l'heureuse rencontre que j'y ai faite de Son Altesse la sœur du roi de Navarre; je vous la présente comme la princesse la plus illustre, comme le modèle le plus accompli de toutes les grâces; et, de plus... comme ma femme.

PEDRIGO ET LOREZZA.

Sa femme!

LE SÉNÉCHAL.

Oh! pour le coup, c'est trop fort! Quoi! oser déclarer publiquement...

JEAN.

Monsieur le sénéchal croit-il que je veuille former un hymen clandestin? Mais non; je vois qu'il regrette seulement qu'une telle union n'ait pas pour témoins des personnages d'un rang plus élevé, d'une représentation plus brillante. Eh bien! il faut le satisfaire. Allons! camarades, dès cet instant, devenez, tout exprès pour lui, preux et nobles chevaliers; qu'à ma voix l'enveloppe grossière qui vous couvre tombe, et vous laisse voir sous le plus riche appareil!... (Les soubrevestes de tous les seigneurs de la suite du prince tombent; ils paraissent sous le costume le plus brillant.)

LE SÉNÉCHAL.

Est-ce un rêve!

LOREZZA.

Ah! mon Dieu! est-ce que tous les bourgeois de Paris ont de beaux habits comme ça?

JEAN.

Je ne veux rien laisser à désirer à M. le Sénéchal; pour achever de lui complaire, je change aussi d'état, je renonce à la bourgeoisie, et, de mon autorité privée, je m'institue prince héréditaire de France.

LE SÉNÉHAL, à part.

Allons, allons! c'est le prince lui-même! (A Jean.) Ah! seigneur! excusez ma méprise, et qu'en faveur de l'heureuse union...

JEAN.

Elle obtient donc enfin votre aveu, monsieur le Sénéchal? j'en suis charmé. (A sa suite.) Oui, braves compagnons d'armes, l'hymen va m'unir à la princesse de Navarre; quel objet fut jamais plus digne de votre hommage! imitez son époux, et tombez tous à ses pieds. (Les personnages de la suite de Jean s'inclinent et baissent leurs armes devant la princesse, au son d'une brillante fanfare.)

CHŒUR.

Honneur! honneur à Son Altesse!
Faisons éclater nos transports;
Que du plaisir la douce ivresse,
Préside à nos bruyants accords.

FIN